**« La femme silencieuse »**

**un récit de Janet Malcolm**

**- Sylvia Plath et Ted Hughes -**

traduit de l’anglais (USA) par Jakura Alikavazovic

éd. Seuil sous la marque Editions de sous-sol, 239 p, 22 €.

\*\*\*\*

« Je ne vieillirai pas » assurait le « Gigolo » croqué dans le poème éponyme de Sylvia Plath.\* Ce n’est pas le gigolo qui n’a pas vieilli mais la poète qui avait jeté ses regards acides mortifiant de réalité, sur la vie contrainte d’une jeune femme dans la société anglaise des années 1950.

En 1963, l’épouse américaine du grand poète anglais Ted Hughes, un an après leur séparation qui a suivi la liaison de son mari avec une jeune femme, Assia, met , à 31 ans, sa tête dans le four de la cuisinière et périt par le gaz.

Cette fin d’une tragédie féroce, qui ponctue la précipitation avec laquelle Sylvia Plath a écrit ses derniers poèmes, « Ariel », empreints de la détresse d’un quotidien foudroyé par ses vers, l’ancre pour l’éternité au Panthéon des grands poètes de l’humanité.

Deux questions s’ensuivent : qu’en est-il de la responsabilité sur ce suicide de Ted Hughes, mari volage, et qu’elle aurait été la postérité de l’œuvre de Sylvia Plath sans ce suicide ?

Les multiples biographies de Sylvia Plath sont, avec plus ou moins de virulence, à charge contre Ted Hughes. Mais, en 1994, l’essayiste et journaliste américaine Janet Malcolm s’empare du mythe de ce couple de poètes et dans un long récit méticuleux, en explore les diverses et divergentes hypothèses. Son livre « La femme silencieuse » est enfin traduit aujourd’hui en français. L’auteure, en bonne journaliste, se livre à une longue enquête d’investigations sur les circonstances de la vie du couple qui ont abouti à ce drame. Elle en interroge tous les témoins.

Cette démarche remet en cause la crédibilité générale de bien des biographies qui ne sont jamais exemptes de subjectivité voire, comme ce fut le cas pour celles de Sylvia Plath, de parti-pris, c’est-à-dire de préjugés.

Peut-on écrire une biographie qui ne soit pas une fiction ? Les lettres révélées au public, comme des photographies, figent les sentiments au jour de leur écriture, sentiments que le temps ensuite va éroder. Mais si le temps apaise les blessures et peut-être les efface, l’histoire qu’est censée raconter la biographie a pour vocation d’empêcher qu’elles ne se referment.

Il a été facile pour le public de prendre faits et causes contre Ted Hughes. Mais la vérité prise dans les emportements de l’histoire est multiple et contradictoire. La souffrance sauvage qui ronge Sylvia Plath au départ de Ted Hughes, le chaos qui en résulte, la libèrent des pesanteurs dont elle ignorait qu’elles l’entravaient dans sa création.

Ce qui dicte son génie poétique qui éclate comme un feu d’artifices dans les poèmes d’*Ariel*, c’est son état fébrile qui l’empêche de manger et de dormir, en proie à une jalousie dévorante et à un lamentable auto-apitoiement.

Sylvia Plath accomplit alors la cruelle mission de tout poète qui se doit de révéler à tous ce que chacun d’entre-nous conserve dans le secret de son cœur. Et la réussite est stupéfiante !

La lecture des poèmes d’*Ariel,* alors même que nous avons connaissance de la fin tragique de la jeune femme qui les a écrits, nous submerge d’émotion compatissante. Ce pathétique inoubliable sera refusé à Ted Hughes qui connaîtra une longue carrière littéraire. Sans aucun doute, le suicide de Sylvia Plath a favorisé sinon consacré la notoriété universelle de son œuvre.

Quant à la responsabilité de Ted Hughes sur le suicide de sa femme, elle fut proclamée si évidente par les biographes de Sylvia Plath, qu’elle corrompit toute la vie du poète, une vie également sous le sceau de la tragédie, puisque sa maîtresse Assia, qui causa la rupture avec sa femme, se suicida en 1969 de la même manière, par le gaz, en entraînant dans sa mort la fille qu’elle avait eue en 1967 avec Ted.

En 1953, Sylvia Plath avait manqué un semestre au Smith College de Northampton dans son Massachusetts natal à la suite d’une tentative de suicide en avalant des somnifères. Pour son suicide réussi de 1963, certains observateurs ont avancé l’hypothèse qu’il s’agissait cette fois encore d’un risqué appel au secours, la poète ayant pris la précaution de calfeutrer les portes de la chambre des enfants et se croyait assurée d’une visite du voisin qui aurait donné l’alarme. Quoiqu’il en soit, le terreau du suicide était fertile chez cette artiste exaltée.

Ce qu’il ressort des longues études menées par Janet Malcom en recoupant tout ce qui a été dit et écrit sur les rapports de Ted Hughes et de Sylvia Plath, c’est que le doute est grand sur une responsabilité et une légèreté imputables à Ted, lequel fut néanmoins toute sa vie en bute avec un soupçon ou le plus souvent une conviction de culpabilité.

Ce livre nous met en garde de ne jamais aborder les biographies sans un esprit critique, mais d’y déceler ce qu’elles comportent de fiction, l’auteur y projetant ses propres sentiments.

L’amour y apparaît en creux tout au long de l’enquête, un amour fou qui emporte tout sur son passage, conforme au désir d’Absolu de la poète qui confie à son ami Sigmund : « Quand on donne tout son cœur à quelqu’un qui n’en veut pas, impossible de le reprendre. Il est parti pour toujours. »

Ce livre confirme que le bon poème, le seul authentique, naît de son impérieuse nécessité. Cette nécessité va stupéfier Sylvia Plath « la femme silencieuse » qui croyait ne devoir écrire « que le cœur en paix ».

Ce livre par l’abondance du récit du couple Plath-Hughes, redonne à chacun d’eux, sans en entacher le mythe, leur part épaisse d’humanité la plus commune et nous les rend plus proches. Il nous invite aussi à relire de chacun, leur œuvre.

*\* « Arbres d’hiver » Poésie/Gallimard 1999, p 185)*